NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

95 Nº 6 1973

La «condescendance» divine et l'histoire du salut

Kamiel DUCHATELEZ (o praem)

p. 593 - 621

https://www.nrt.be/es/articulos/la-condescendance-divine-et-l-histoire-du-salut-1238

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La « condescendance » divine et l'histoire du salut

Parmi les réalités très riches qui commandent toute l'histoire du salut et auxquelles l'antiquité chrétienne était particulièrement sensible, figure la *sugkatabasis*, la « condescendance ». Aujourd'hui elle ne survit plus guère que dans des réminiscences passagères, au point que L. Bouyer pouvait écrire : « Il y aurait toute une étude à faire sur cette notion de « sugkatabasis » chez les Pères. Elle joue un très grand rôle, notamment chez un saint Athanase » [1]. Nous tâcherons d'en esquisser dans les pages suivantes les idées les plus caractéristiques pour aider à en redécouvrir ou à en mieux saisir les valeurs fondamentales et ainsi éclairer tant la théologie que l'œcuménisme contemporains.

Le mystérieux mot composé « sugkatabasis » avec ses divers sens propres ou figurés, dans le monde antique grec païen et chrétien, tel est l'objet de la présente étude. Elle nous montrera surtout les expressions principales de la condescendance divine dans l'histoire du salut : la condescendance de Dieu dans l'Ancien Testament, celle du Christ dans son Incarnation salvifique, et leurs miséricordieuses dispositions en ce qui concerne la vie morale et ecclésiale des hommes qui ploient sous leur propre faiblesse. Une conclusion finale soulignera, dans leur développement, les accentuations majeures de la patristique grecque et en relèvera les traces dans l'Eglise occidentale [2].

---

1. L. Bouyer, *Le Trône de la Sagesse,* Paris, 1957, p. 162, note 1.

2. La bibliographie est peu étendue. Cf. Suicerius, *sugkatabainô, sugkatabasis,* dans *Thesaurus ecclesiasticus ex Patribus Graecis,* t. I, Amsterdam, 2e éd., 1728, col. 1067-1073 ; H. Stephanus, *sugkatabasis v. sugkatabainô,* dans *Thèsauros tès hellènikès glôssès - Thesaurus Graecae Linguae,* t. 7, Paris, 1848-1854 ; H. Pinard, *Les infiltrations païennes dans l'Ancienne Loi d'après les Pères de l'Eglise. La thèse de la condescendance,* dans *Rech. Sc. Relig.* 9 (1919) 197-221 ; F. Fabbi, *La « condiscendenza » divina nell'ispirazione biblica secondo S. Giovanni Crisostomo,* dans *Biblica* 14 (1933) 330-347 ; J. Kopp, *Der Begriff der*

1. LA CONDESCENDANCE : DESCENDRE « ENSEMBLE (AVEC) » OU « EN MÊME TEMPS »

Dans la composition de *sugkatabasis* entrent deux prépositions : *sun* : « ensemble (avec) » ou « en même temps », et *kata,* qui signifie originairement « de haut en bas » ; puis le verbe *bainô,* qui s'entend du mouvement des jambes qui s'écartent, particulièrement pour marcher, et par suite de l'action de « marcher », « aller », etc.

Le sens premier et propre indique donc l'acte de descendre ensemble (avec) ou en même temps, de CON-descendre. Il va comme de soi qu'on rencontre déjà cet emploi du verbe dans les plus anciens textes connus, mais le substantif *sugkatabasis* n'apparaît qu'au dernier siècle avant notre ère chez Philodème [3]. « Condescendre » se rapporte alors le plus souvent aux personnes descendant ensemble ou en même temps vers un lieu inférieur, en particulier l'Hadès, la plaine, le lieu de combat. Dans l'Andromaque d'*Euripide,* l'enfant Molossus se considère comme une victime qui « condescend » avec sa mère sous la terre ; et *Aristote* parle d'époux « condescendant » au même âge dans la mort [4]. Plus souvent on « condescend » vers un terrain, sur terre. *Thucydide* voit « condescendre » une troupe de soldats avec d'autres combattants dans la direction du Pirée, de la mer [5]. *Polybe,* qui emploie plusieurs fois notre verbe, mentionne la terreur des Romains devant les éléphants des Africains : ils n'osent jamais entamer le combat ni même en général descendre de concert (con-

---

Condescendance in der Spiritualität der Ecole française, Dissert. polyc., Fribourg-en-Brisg., 1958; K. GRÜNDER, *Figur und Geschichte.* Johann Georg Hamanns « Biblische Betrachtungen » als Ansatz einer Geschichtsphilosophie, Fribourg-Munich, 1958 (Chap. 2 : Kondeszendenz und Geschichtlichkeit, pp. 21-92) ; H. LIDDEL - R. SCOTT - H. JONES, *sugkatabainô / sugkatabasis,* dans *Greek-English Lexicon,* Oxford, 1958; G. W. H. LAMPE, *sugkatabainô, sugkatabasis, sugkatabatikos, sugkatabatikôs,* dans *A Patristic Greek Lexicon,* Oxford, 2e éd., 1968.

3. Et là au sens figuratif. J. KOPP, *op. cit.,* p. 8 : « Das Substantiv sugkatabasis ist erstmals belegt im 1 Jh. v. Chr. bei dem Philosophen Philodemos. Philodemi Volumina Rhetorica, ed. S. Sudhaus, Leipzig 1892-95, Bd. 2, S. 25. In dem mehr verstümmelten Text des Herculaner Papyrus stehen wohlbehalten die Worte : ... εἰς τὴν [συ] γκατάβασ [ιν] ; Liddell-Scott umschreibt die Bedeutung des Wortes an dieser Stelle mit « condescension to the level of an audience » (S. 1662). Bd. 1, 383, 12 gebraucht Philodemos die Wendung : σ] υγκαταβαίνειν [ἐν πλ] ή [θεσι] ν εἰς λοιδορ [ία] ν ..., sich als Politiker vor der Menge zum Schimpfen herablassen. »

4. EURIPIDE, *Andromaque,* 505; ARISTOTE, *Politique,* 1334 b 34. En 1335 a 31 le Stagirite traite également des époux et de l'âge où l'on « condescendra » (= tombera d'accord) quant au temps de cesser la procréation. La descente aux enfers est plus souvent exprimée par *katabainô* : p.ex. EURIPIDE, *Andromaque,* 542; *Les Suppliantes,* 807; *Les Héraclides,* 914. J. SCHNEIDER affirme que ce mot est employé comme terme technique pour la descente en enfer (cf. *katabainô,* dans G. KITTEL, *Th. Wtb. z. N.T.,* t. I, éd. 1949, p. 520).

5. *Histoires,* VI, 30.

descendre) en terrain plat, par crainte de subir l'attaque de ces animaux. Ce texte [6] suppose, comme par allusion, que la plaine est en général le lieu le plus apte au combat. « Descendre en plaine » (*eis tous homalous topous ; descendere in aequum*) [7] évoque l'idée d'une descente dans l'arène pour le combat : de là l'expression d'un *Polybe* ou d'un *Diodore de Sicile : sugkatabainein eis polemon* (ou : *eis kindunon*) [8], c'est-à-dire en venir à s'exposer à une guerre ou à un combat, encore que Diodore emploie la « condescendance » non seulement pour un combat en bataille rangée (*eis parataxin*) [9], mais aussi pour un combat singulier (*eis tèn monomachian*) [10]. On constate ici combien le sens de l'ensemble va en s'effaçant.

La Bible ne connaît que le sens propre. Dans la Septante le terme se rapporte à la descente dans la mort de l'homme riche, qui n'est pas accompagné de sa gloire ; ou, en sens opposé, à la sagesse qui descend dans la prison avec le patriarche Joseph, injustement vendu [11]. Ajoutons l'unique texte du Nouveau Testament. Dans les Actes des Apôtres le gouverneur romain Festus répond aux grands-prêtres et aux notables juifs, accusateurs de saint Paul : « Que ceux donc d'entre vous qui ont qualité descendent avec moi (*sugkatabantes*) ... » [12], c'est-à-dire de Jérusalem à Césarée, ville située plus bas, près de la mer.

Ni les Pères apostoliques ni les Apologistes du IIe siècle, sauf Irénée, n'emploient notre mot. Il est intéressant de remarquer que le premier usage s'en trouve dans un texte anti-gnostique assez obscur. *Irénée,* à la fin du IIe siècle, y explique comment l'hérésie de Marc le Mage conçoit la génération de Jésus selon l'« économie », et comment venait alors à son baptême Celui (= Jésus) « dans lequel se trouvait la semence de ceux (les anges) qui étaient 'coséminés' avec lui (= le Sauveur, être distinct de Jésus) et qui condescendaient et montaient ensemble » [13]. La condescendance peut s'interpréter ici de la descente d'une grâce intérieure. Retenons que les gnostiques étaient adversaires de la matière et expliquaient la génération, assomption du corps en Jésus, comme un simple passage par Marie. Leur attention se centrait essentiellement sur le baptême de Jésus, où l'élément spirituel céleste (l'Esprit, le Sauveur ou le Christ, etc.) descendait sur Jésus pour son œuvre. Par suite, le

---

6. *Histoires,* I, 39, 12.
7. *Ibid.,* I, 39, 12; cf. XVIII, 14, 8 et 12.
8. Polybe, *o.c.,* III, 89, 8 et 108, 7; IV, 11, 9; V, 66, 7; Diodore, *Histoire d'Alex.,* 12, 30; 17, 10.
9. *Histoire d'Alex.,* 17, 98.
10. *Ibid.,* 17, 101.
11. Septante, *Ps 49 (48),* 18; *Sg 10,* 14.
12. *Ac 25,* 5.
13. *C. Hérés.* I, 15, 3 (*PG* 7, 621 A; éd. W. Harvey, t. I, p. 150).

Christ est un modèle pour les fidèles. *Clément d'Alexandrie* s'étend sur le baptême et note cette idée de Théodote le gnostique, que « souvent des Esprits impurs descendent dans l'eau en même temps que certains néophytes (*sugkatabainei*) »[14].

L'Elenchos, attribué à *Hippolyte,* complète la série des textes gnostiques en reprenant presque littéralement les expressions rapportées par Irénée[15].

La « condescendance » dans ce sens propre rencontre enfin son premier emploi valable chez Origène, qui l'applique à une descente avec le Christ dans l'Hadès, et à l'Incarnation ; et il se retrouve chez d'autres auteurs postérieurs[16]. Mais l'intérêt majeur se porte ailleurs.

2. LA « CONDESCENDANCE » : DESCENDRE VERS UN LIEU INFÉRIEUR, DESCENDRE AU SECOURS DE...

Jusqu'ici le sens propre du verbe « condescendre » était fortement déterminé par la préposition *sun* (avec), signifiant une action commune (ensemble) dans la descente. En d'autres cas — surtout s'il n'y a qu'un seul être qui descend — le poids du sens affecte avant tout le lieu ou la personne vers lesquels on descend ; et alors apparaît plus clairement l'idée de l'aide, d'une descente pour se joindre à quelqu'un et le secourir.

On trouve ce sens chez *Eschyle.* Dans *Les Choéphores,* le chœur prie en affirmant que l'heure est venue pour la déesse, la Persuasion traîtresse, de « condescendre » (descendre dans la lice à l'aide d'Oreste)[17]. *Philon* reprend plus profondément l'idée : Dieu n'est pas jaloux, mais par philanthropie et pitié il condescend aux hommes pour les secourir et les assister[18]. A son tour, le prophète Daniel chante la gloire de Dieu, car « l'ange du Seigneur descendit (= condescendit) dans la fournaise auprès d'Azarias et de ses compagnons,

---

14. *Extraits de Théodote,* 83 (*PG* 9, 696 D; *SC* 23, éd. F. SAGNARD, p. 206; cf. l'Introduction de Sagnard, pp. 6-7).

15. *Elenchos* (= *Contre les Hérésies* = *Philosophoumena*), VI, 51 (*PG* 16/3, col. 3282; *GCS,* éd. P. WENDLAND, p. 183).

16. P.ex. ORIGÈNE, *C. Celse,* IV, 5 (*PG* 11, 1033 D); *Comment. Ev. Jean,* t. VI, 18 (*PG* 14, 260 C; *SC* 157, éd. C. BLANC, p. 262); *Scol. Cant. Cantiqu.,* ch. VI, v. 4 (*PG* 17, 276 D); Ps.-ATHANASE (= Marcel d'Ancyre?), *Sermo maj. fid.,* 35 (*PG* 26, 1288 C); DIDYME D'ALEX., *Trinité,* III, 18 (*PG* 39, 884 D); JEAN DAMASCÈNE, *Homél. Dormit.,* III, 5 (*PG* 96, 761 A ; *SC* 80, éd. P. VOULET, p. 192).

17. *Les Choéphores,* 727. Dans *Les Euménides,* 1046, on parle de Zeus qui condescend à la Moira pour le bonheur des Athéniens ; mais il s'agit directement du fait que Zeus s'accorde avec le Destin.

18. *De Somniis,* I, 147. Dans le *De Abrahamo,* 105, c'est la Vertu qui ne condescend pas dans l'arène quand elle ne se sent pas assez forte pour vaincre.

et il repoussa au dehors la flamme du feu... »[19]. Telle descente, simple fait ou scène d'aide divine, est évoquée par des auteurs chrétiens au moyen du même mot de « condescendance ». Ainsi font Origène, le Ps.-Athanase, Chrysostome, le Ps.-Théodoret[20]. Disons que dans la Révélation toute condescendance divine est pratiquement inspirée par une intention de secourir la faiblesse de l'homme. Aussi la plus belle condescendance secourable s'est-elle réalisée dans l'Incarnation même du Fils de Dieu. Mais avant de l'étudier il nous faut examiner encore un autre sens du mot, sens préparatif ou complétif.

3. LA « CONDESCENDANCE » COMME ACCOMMODATION, ADAPTATION

L'antiquité païenne n'ignore pas la condescendance comme « descente de quelqu'un au niveau de l'inférieur » ou comme « adaptation à la capacité d'un autre ».

Polybe, au IIe siècle avant le Christ, est bien le premier qui emploie notre verbe dans un contexte qui nous intéresse en raison du parallélisme avec la Révélation. Parlant de discours savants prononcés à l'occasion d'un banquet (des « Deipnosophistes »), il décrit la manière d'agir d'Antiochus IV, roi de Syrie, qui non seulement acceptait le contact des gens du peuple mais allait jusqu'à boire avec des étrangers qui séjournaient sur place. *Athénée,* grammairien et rhéteur grec (228 ap. J.C. ?), cite ce fragment, une fois en employant le verbe *katabainô,* une autre fois avec *sugkatabainô.* Même si le second composé ne figurait pas dans l'original, l'attitude du roi, que d'ailleurs Polybe est très loin d'apprécier, est certainement représentée comme une condescendance[21]. Plus tard, au Ier siècle de notre ère, le philosophe stoïcien *Epictète* conseille la prudence quand il s'agit de condescendre aux profanes ; il recommande de n'user de familiarité avec aucun des anciens amis au point de descendre à leur niveau (*hôst'eis ta auta sugkatabènai autôi*) et de se perdre ainsi soi-même[22].

Au IVe siècle, l'empereur Julien, apostat du christianisme, préoccupé de démontrer la supériorité de la religion païenne, en vient à dogmatiser : «l'excellence de leur nature supérieure interdit aux dieux de glisser

---

19. *Dn 3,* 49 (Septante).

20. ORIGÈNE, *C. Celse,* VII, 41 (*PG* 11, 1480 D; *SC* 150, éd. M. BORRET, p. 111); PS.-ATHANASE, *Sermo maj. fid.,* 35 (*PG* 26, 1288 C); CHRYSOSTOME, *Ev. Mt.,* Homél. IV, 12 (*PG* 57, 53); PS.-THÉODORET, *Libellus c. Nestor.* (*PG* 83, 1161 B).

21. ATHÉNÉE, *Banquet des sophistes* : texte I dans X, 439 a; texte II dans V, 193 d.

22. *Entretiens* III, 16, 9 et IV, 2, 1.

jusqu'aux objets terrestres... »; puis, proposant le cas concret d'Attis, il remarque que la Mère des dieux s'indignait « de sa condescendance » (*dia tèn sugkatabasin*) parce qu'il s'était donné, lui, un être supérieur et un dieu, à ce qui lui était inférieur »[23].

Cependant le monde antique apprécie, sinon toujours de la part des dieux, du moins de la part des rhéteurs, l'adaptation à l'auditoire. S'accommoder ainsi est une règle normale, mais nos termes de condescendance font ici pratiquement défaut. Seul un *Philodème* a gardé le mot dans « la condescendance qui met au niveau de l'auditoire »[24].

Les Pères de l'Eglise, eux, usent abondamment de cette terminologie pour exalter la manière dont Dieu et le Christ, dans l'économie du salut, adaptent leur manière d'agir et de parler.

Clément d'Alexandrie, pédagogue avisé, connaît fort bien la chose, sans pour autant recourir au vocabulaire de la *sugkatabasis*[25]. C'est *Origène* qui sera en cela le chef de file. Il présente la condescendance divine selon une vision réfléchie et dans une langue colorée. Ses considérations sont élaborées pour une part en vue d'objets difficilement acceptables pour des esprits de culture grecque, et injustifiables, en particulier, aux yeux du philosophe païen Celse, à savoir une initiative de Dieu intervenant directement dans l'histoire pour améliorer la situation morale des hommes, et surtout le fait même de l'Incarnation. Nous autres, au XXe siècle, nous avons peut-être trop perdu l'étonnement originel devant le caractère inouï de la condescendance divine. Origène, lui, doit affronter l'objection du changement que Dieu, immuable par essence, subirait par sa « descente ». Eh bien, dit-il, il ne s'agit pas d'une descente locale, car Dieu « condescend aux affaires humaines par sa providence et par l'économie »[26]. « Alors, même quand le Dieu de l'univers par sa propre puissance descend avec Jésus (*sugkatabainèi tôi Jèsou*) dans l'existence humaine, ... même quand le Logos vient vers nous, Il ne quitte pas sa place »[27]. « Dieu donc dans sa bonté descend vers les

23. *Discours,* VIII (V), 11 = 171 b. G. ROCHEFORT, dans *Oeuvres complètes,* t. II, partie 1 (éd. Collect. Univers. de France, 1963), p. 119, annote: « Dans la théologie de Jamblique (Sur les mystères des Egyptiens, III, 17) 'Dieu n'est point attiré ou tourné vers nous, mais il demeure séparé et prééminent, et il se donne à ceux qui participent de lui, sans sortir de soi-même, ni s'amoindrir, ni devenir le serviteur de ceux qui le reçoivent' » (note 3). Et: « Cessant alors de 's'affaiblir en s'écartant de soi-même' » (PLOTIN, *Ennéades,* V, VIII, 1), « Attis aura retrouvé 'sa nature supérieure' » (note 4).

24. Cf. note 3.

25. P.ex. *Strom.,* livr. I, ch. I, 2-3 (*PG* 8, 689 B et 701 C; *SC* 30, éd. Cl. MONDÉSERT - M. CASTER, pp. 45 et 52); livr. II, ch. XVI, 72 (*PG* 8, 1012 A; *SC* 30, p. 91).

26. *C. Celse* IV, 14 (*PG* 11, 1045 A; *SC* 136, éd. M. BORRET, p. 217). M. Harl estime qu'Origène ne résout pas la difficulté théologique du changement du Logos par l'Incarnation et qu'il l'évite en parlant de la condescendance (*Origène et la Fonction révélatrice du Verbe incarné,* Paris, 1958, p. 310).

27. *C. Celse* IV, 5 (*SC* 136, p. 199; *PG* 11, 1033 D).

hommes (*sugkatabainei*) non par mouvement local, mais par sa providence ; et le Fils de Dieu non seulement était présent jadis avec ses disciples, mais il l'est encore sans cesse »[28]. Par ailleurs, les Grecs, et Celse également, admettent une providence de Dieu et que leurs dieux sont descendus sur terre[29].

La pédagogie condescendante de Dieu est parfois une adaptation à la faiblesse de l'homme « qui ne peut voir l'éclat et la splendeur de sa divinité, et il se fait pour ainsi dire ' chair ', est exprimé corporellement, permettant à celui qui l'a reçu sous cette forme, rapidement élevé par le Logos, de pouvoir contempler aussi, pour ainsi dire, sa forme principale »[30].

Finalement, et souvent explicitement, la condescendance vise à écarter l'ignorance de l'homme, et cela pour qu'il vive bien. Jésus va à la rencontre de la foule qui est incapable de venir à lui, et il adapte sa doctrine aux diverses catégories des hommes. Le Logos, « dans l'excès de son amour (*di'huperballousan philanthropian*) pour les hommes, peut donner aux esprits plus intelligents une conception de Dieu capable d'élever l'âme au-dessus des affaires d'ici-bas ; lui qui néanmoins condescend à venir en aide aux pauvres moyens des hommes ignorants, des simples femmes, des esclaves, bref de ceux qui n'ont de secours de personne sinon de Jésus seul pour leur faire mener une vie meilleure autant que possible, avec les enseignements qu'ils ont pu recevoir sur Dieu »[31].

Dieu porte ainsi secours pour une intelligence profonde de l'Ecriture : « La nature divine, qui pourvoyait d'avance au bien non seulement de ceux qu'on regardait comme formés à la culture grecque, mais aussi du reste des hommes, a condescendu à l'ignorance des foules d'auditeurs ; ainsi, usant de tours qui leur sont familiers, elle a gagné l'audience de la foule des simples : ils pourront aisément, une fois leur initiation faite, aspirer à saisir jusqu'aux plus profondes pensées cachées dans les Ecritures »[32]. Ne faut-il pas dire que tous, cultivés et simples, ont besoin de condescendance divine quant au langage, vu la grandeur et la majesté de Dieu ? Quand les saintes Ecritures révèlent que Dieu descend, il faut l'interpréter d'une adaptation à la faiblesse même intellectuelle de l'homme, comme dans l'usage humain les maîtres condescendent au niveau des enfants,

---

28. *Ibid.*, V, 12 (*SC* 147, p. 43; *PG* 11, 1197 C).
29. *Ibid.*, IV, 3 (*SC* 136, p. 195; *PG* 11, 1033 A) et V, 2 (*SC* 147, éd. M. Borret, p. 19; *PG* 11, 1184 A).
30. *Ibid.*, IV, 15 (*SC* 136, p. 221; *PG* 11, 1048 A). C'est aussi par condescendance que l'ange Gabriel se laisse voir par Zacharie, car par les yeux du corps corruptible on ne peut voir un corps incorruptible (*Hom. Luc.*, fragm. grecs ; *PG* 17, 317 A; *SC* 87, éd. H. Crouzel e.a., p. 466).
31. *C. Celse*, VII, 41 (*SC* 150, éd. M. Borret, p. 111; *PG* 11, 1480 C-D).
32. *Ibid.*, VII, 60 (*SC* 150, p. 157; *PG* 11, 1508 B).

et les sages ou les progressants à celui des jeunes gens qui viennent de se tourner vers la philosophie [33]. Origène affirme ailleurs, sans restriction explicite à aucune catégorie, que la divine économie s'adapte aux hommes, comme les adultes condescendent aux enfants en employant leur langage [34]. Le Christ s'adapte donc aux hommes, au moins le plus souvent [35]. Dans sa Transfiguration, c'est à titre exceptionnel qu'il se départit de cette attitude. L'Apôtre Pierre en conclut, par erreur, que Jésus ne veut plus condescendre aux hommes [36]. La grande bonté du Christ étonne aussi fortement les Apôtres [37].

D'autres Alexandrins, Athanase, Didyme l'Aveugle et Cyrille, ne font pas également écho aux sons de cette symphonie théologique jouée par leur admirable prédécesseur.

Athanase se distingue par sa profondeur doctrinale. Il réfute les objections ariennes contre la divinité du Verbe. Sans ambages il traite la question controversée, en commentant spécialement le passage biblique sur la création de la Sagesse (*Pr 8*, 22 ss). Il proclame que le Fils, le Verbe, Sagesse de Dieu, est créateur de tout ce qui existe. Mais, dit-il, afin que les choses non seulement acquièrent l'existence mais existent bien, il plut à Dieu que la Sagesse s'accommodât (*sugkatabènai*) aux créatures et Dieu la créa, c'est-à-dire qu'il imprima l'image de la Sagesse dans chacune des créatures. Les œuvres créées, ornées de sagesse, seraient ainsi dignes de Dieu ; l'univers serait concordant comme un seul corps ; et la voie s'ouvrirait à la connaissance de Dieu pour les hommes bien intentionnés qui contemplent la création [38].

Ce n'est pas tout. Le Verbe, la Sagesse, prend, par complaisance de Dieu, une chair humaine, devient homme, souffre la mort de la croix, afin que tous les croyants puissent connaître le Père et être sauvés. Par le Fils toute la terre est remplie de sa connaissance. Le Père se réjouit de son Fils et le Fils se réjouit de la même joie dans le Père en disant : « j'étais à ses côtés comme le maître de l'œuvre, faisant ses délices, jour après jour... » (*Pr 8*, 30). De cette manière le Verbe s'adapte avec une philanthropie paternelle

33. *Ibid.*, IV, 12 (*SC* 136, p. 213; *PG* 11, 1041 C).
34. *Homél. Jérém.* XVIII, 6 (*GCS*, éd. E. Klostermann, p. 158; *PG* 13, 476 B).
35. *Comment. Mt.* XV, 32 (*GCS*, éd. id., p. 447; *PG* 13, 1349 A).
36. *Ibid.*, XII, 40 (*GCS*, éd. id., p. 159; *PG* 13, 1076 B).
37. Dans le cas de la Samaritaine qui méprise le temple de Jérusalem et met son espérance dans le mont Garizim : *Homél. év. Jean*, XIII, 28 (*GCS*, éd. E. Preuschen, p. 252; *PG* 14, 448 C).
38. *Traité c. Païens*, 47 (*PG* 25, 93 C; *SC* 18, trad. Th. Camelot, p. 204); *Discours c. Ariens*, II, 78, 79 et 81 (*PG* 26, 312 B, 316 B, 317 B).

aux créatures qui autrement ne pourraient supporter l'éclat de sa nature, pure splendeur du Père [39]. Dans cette condescendance aux créatures, le Verbe-Sagesse devient pour elles la sainteté, la vie, la porte, le pasteur, la voie, le roi, le guide, et enfin et surtout le sauveur, l'auteur de la vie, la lumière et la providence universelle pour connaître le Père [40]. L'Incarnation apparaît une voie plus facile vers la connaissance du Père, et le Verbe est le bon maître qui prend soin de ses disciples et, dans sa condescendance, les instruit de façon pédagogique par les choses plus simples [41].

Ajoutons un complément trinitaire à cette explication de la condescendance. Dans la IIe lettre à Sérapion, il est question du Sauveur qui parle aux imparfaits tandis que le Saint-Esprit a commerce avec les parfaits et est appelé leur sceau. La raison de cette distinction ne consiste pas dans une plus grande excellence de l'Esprit, mais dans la condescendance du Fils devant la médiocrité des hommes, médiocrité que les initiés au baptême ne peuvent plus invoquer [42].

De *Didyme* nous ne pouvons citer qu'un texte. Comment Dieu, dit-il, qui a vraiment condescendu par l'Incarnation, ne pourrait-il pas condescendre dans le langage (*tois rhèmasi sugkatabainein*), lui qui est plus sublime que tous les mots, et qui dans l'évangile de Jean réprimande ceux qui accueillaient ses paroles en esprit de chicane: « Moi, j'honore mon Père, et vous, vous m'outragez » (*8,* 49) [43]?

Adressons-nous maintenant à *Jean Chrysostome,* grand représentant de l'Ecole d'Antioche. Vu l'abondance des textes concernant notre sujet, on peut l'appeler « le docteur de la condescendance » [44]. Jean manifeste un attrait spécial pour ce mot, il ne peut l'oublier longtemps, il en goûte toute la saveur. Formé à l'école du célèbre rhéteur païen Libanios, il possède par excellence l'art de l'éloquence et le sens de l'adaptation à son auditoire. En pasteur d'âmes, il découvre la manière condescendante dont Dieu et le Christ s'accommodent aux hommes et il l'expose de façon émouvante. Homme de culture grecque et homme de la Bible, il reste conscient de la grandeur de Dieu. Il défend l'incompréhensibilité divine contre les Anoméens. Qui a jamais vu Dieu ? Personne (*Jn 1,* 18). Ni ange ni homme ne peuvent voir la substance de Dieu, son « ousia », ni supporter son éclat, même tempéré par la condescendance par laquelle il se met à

---

39. *Disc. c. Ar.,* II, 64 (*PG* 26, 284 A-B).
40. *Traité c. Païens,* 47 (cf. note 38).
41. *Sur l'Incarn. du Verbe,* 15 (*PG* 25, 121 C ; *SC* 18, 1946, p. 234 ; *SC* 199, 1973, éd. Ch. Kannengiesser, p. 318-321).
42. *Lettre à Sérap.,* IV, 11 (*PG* 26, 652 B).
43. *Trinité,* III, 18 (*PG* 39, 884 D - 885 A).
44. Ainsi H. Pinard : « Il (Chrysostome) revient si fréquemment sur cette idée et il lui donne un tel relief, qu'on peut en quelque sorte le nommer 'le docteur de la condescendance' » (*art cit.,* p. 209. Cf. note 2).

leur portée. Chrysostome parvient alors à cette définition de la condescendance : « C'est, pour Dieu, le fait d'apparaître et de se montrer non pas tel qu'il est, mais tel qu'il peut être vu par celui qui est capable de telle vision, en proportionnant l'aspect qu'il présente de lui-même à la faiblesse de ceux qui le regardent » [45]. Sachons que la vue de Dieu accordée aux Séraphins et aux prophètes Isaïe et Ezéchiel n'était qu'un aspect de Dieu tempéré par sa condescendance [46].

En particulier, Dieu est déjà quelque peu connaissable dans l'univers, dans la création. La Révélation, avec son accommodation dans l'expression du langage biblique, aide grandement à l'y découvrir [47]. Les homélies sur la Genèse évoquent avec admiration et insistance l'extrême condescendance de Dieu (*tès sugkatabaseôs tèn huperbolèn*) qui s'adapte à notre petitesse et faiblesse. Au commencement, Dieu conversait familièrement avec les hommes, parlant lui-même avec Adam, Caïn, Noé, Abraham. Après la dégénérescence de l'humanité, le Créateur ne s'est pas totalement détourné d'elle, mais à ceux qui vivaient comme éloignés de lui il a envoyé une lettre pour les rappeler à son amitié. Moïse s'occupait avec zèle de son rôle d'intermédiaire. Les anciens Juifs étaient encore affectionnés aux choses présentes et visibles, et pour cela, le Saint-Esprit, par la bouche de Moïse son prophète, leur révéla Dieu en parlant de la création des choses visibles et non de celle des invisibles, des anges. Saint Paul agissait de la même façon devant les Athéniens (*Ac 17,* 24), mais il s'est départi de cette réserve à l'égard des Colossiens (*1,* 16), suivi en cela par saint Jean dans son évangile (*1,* 3). Il ne faut pas s'étonner de cette condescendance : le pain solide ne convient pas aux nourrissons. Et, comme les instituteurs enseignent aux enfants débutants les premiers éléments et réservent pour plus tard les enseignements plus élevés, ainsi fit Moïse, inculquant en pédagogue les rudiments et laissant à Jean et à Paul le soin de les compléter [48].

L'exposé de la condescendance divine exercée dans la création nous permet de percevoir la sensibilité très fine avec laquelle Chrysostome saisit la condescendance, plus belle encore, qui se manifeste au cours

---

45. *Sur l'incompréhens. de Dieu,* Disc. III (*SC* 28, éd. F. Cavallera - J. Daniélou - R. Flacelière, p. 176; *PG* 48, 722 A).

46. *Ibid.,* Disc. I (*PG* 48, 707 B; *SC* 28, p. 102); Disc. III (719 A, 722 A et C, 723 D, 724 C et D; *SC* 28, pp. 162, 176 et 178, 184, 188 et 190); Disc. IV (729 A, 730 D, 731 C; *SC* 28, pp. 212, 222, 226).

47. *Sur la Genèse,* Homél. III, 3 (*PG* 53, 35); cf. *Explic. ps.* 6, 1 (55, 71).

48. *Sur Gen.,* Homél. II (*PG* 53, 26 ss), où les termes *sugkatabasis* ou *sugkatabainô* reviennent plusieurs fois, et Homél. III (53, 32 ss), qui prolonge la considération de la condescendance par une exhortation morale qui invite à imiter une telle philanthropie divine en montrant aux autres la voie de la vérité salutaire. Sur les trois ou quatre raisons de cette condescendance, cf. *Contre Anom.* X, 2 et VII, 4 (*PG* 48, 785 et 761).

de l'histoire sainte. Elle apparaît dans l'économie du salut avec une nette orientation vers le Christ incarné. « Car Dieu ne fait pas toutes choses en une fois, mais use de condescendance en vertu de sa grande philanthropie. Et telle est la raison pour laquelle le Christ est venu maintenant, et non pas depuis longtemps. Ainsi Dieu a également montré dans l'évangile qu'il avait d'abord envoyé des serviteurs, pour qu'ils (les Juifs) n'en arrivent pas au meurtre du Fils »[49]. En effet, observe Jean, la révélation de l'Incarnation était fort difficilement admise. La surabondance de sa philanthropie et la mesure de sa condescendance faisaient frémir, et son accueil avait besoin de préparation. Et Chrysostome de rappeler devant quel fait incroyable on se trouvait en entendant que Dieu devenait homme et supportait tout ce qui était humain, lui, le Dieu ineffable, incorruptible, incompréhensible, invisible, qui porte dans sa main toute la terre (*Ps 94,* 4), sous le regard duquel la terre tremble, au contact duquel les montagnes fument (*Ps 103,* 32), et dont la condescendance même est un poids trop lourd pour les Chérubins. Ce qui allait se produire était si étonnant que beaucoup d'hommes n'admettraient pas la réalité de l'événement. Dieu a donc d'abord envoyé des prophètes pour l'annoncer. Cela ne suffisait pas. Après sa venue, réalisée avec tant de condescendance, le Christ mit encore longtemps à la rendre croyable, en passant par tout ce qui est humain. Il n'arriva pas en homme achevé, mais dans le sein d'une vierge ; il fut porté et enfanté ; il grandissait ; oui, il connaissait faim, soif et fatigue ; il dormait ; et il mourut sur la croix[50].

Ainsi, malgré la supériorité du Nouveau Testament par rapport à la révélation adressée par l'intermédiaire de Moïse à des fidèles encore faibles, la condescendance s'exerçait encore dans la prédication et la vie du Christ ; dans ses paroles, sa prière, son usage de la nourriture après la résurrection, et même dans sa transfiguration, qui n'était qu'une approche de la réalité divine et des splendeurs du siècle à venir (*He 6,* 5). Les miracles représentent une exception, parce qu'ils révèlent la grandeur divine du Christ[51]. Mais tout s'est accompli pour le salut de l'homme.

---

49. *Sur Ep. Coloss.,* 1, 20-22, Homél. IV, 2 (*PG* 62, 328).

50. Cf. *Sur Ep. Coloss.,* 1, 21-22, Homél. IV, 2 (*PG* 62, 328); Homél. *Sur le « Père, s'il est possible... »*, nn. 3-4 (*PG* 51, 36 ss); *Contre Juifs et Païens,* 8 (*PG* 48, 823).

51. P.ex. *paroles* : *Sur év. Jean,* Homél. XXXI (XXX), 1 et XXXIX (XXXVIII), 2 (*PG* 59, 175 et 221); *larmes*: *ibid.* LXIII (LXII), 1 (59, 349); *prière, nourriture*: *ibid.,* XLII (XLI), 2 et LXXXVIII (LXXXVII), 2 (59, 242 et 476); *transfiguration*: *A Théodore,* livr. I, 11 (47, 292; *SC* 117, éd. J. Dumortier, p. 141). L'Ecriture raconte tout par condescendance (*Sur Gen.* 3, Homél. XVIII, 3; *PG* 53, 152). Même l'obscurité des textes ou paroles peut relever de cette condescendance ; cf. *Sur év. Mat.,* Homél. XVI, 2 (57, 240); *Sur év. Jean,* Homél. LXXIX (LXXVIII), 2 (59, 429). Néanmoins dans l'inter-

Voilà la condescendance dans sa haute et incomparable valeur. Et Dieu condescend partout. C'est une conclusion de Chrysostome livrant sa pensée intime, à l'aide d'une comparaison très humaine : « Dieu, en effet, ne considère jamais sa dignité, mais partout notre utilité. Car si un père ne tient pas compte de sa dignité, mais balbutie avec ses petits enfants et n'appelle pas la nourriture, le couvert et les gobelets de leurs noms grecs, mais de quelque langage puéril et barbare, Dieu fait beaucoup plus : paroles et faits, c'est condescendance partout (*pantachou sugkatabainei*) »[52].

Plus tard *Théodoret de Cyr* spiritualise particulièrement la comparaison et explique dans son commentaire sur le Cantique des Cantiques comment l'Epoux apparaît souvent aux imparfaits et aux enfants pour condescendre à leur incapacité et faiblesse, et les exhorter à la perfection spirituelle[53].

Revenant à l'Alexandrie du Ve siècle, nous constatons chez *Cyrille d'Alexandrie* un déplacement du centre de gravité, dû aux controverses christologiques. Sa polémique anti-nestorienne lui fait souligner la divinité et l'unité dans le Christ. Cyrille ne s'appuie pas sur la condescendance, comme adaptation du langage à la capacité de l'auditoire, mais préfère l'explication « économique », désignant ainsi l'attitude réticente inspirée par l'économie du salut[54].

Ammonius d'Alexandrie, probablement peu après, semble le dernier des Pères à employer plusieurs fois notre langage dans le sens

---

prétation biblique intervient le principe limitatif de l'*acribie,* c.-à-d. de l'exactitude et de l'exclusion de toute erreur ; cf. *Sur Gen.* 2, Homél. XV, 3; *Sur Gen.* 3, Homél. XVIII, 3 ; *Sur Gen.* 5-6, Homél. XXII, 1 ; *Sur Gen.* 7, Homél. XXV, 3 (*PG* 53, 121; 152; 187; 222). Voir F. Fabbi, *art. cit.* (cf. note 2). Notons aussi que Chrysostome, par crainte d'exagérer, rappelle que Jésus accentue tantôt son humble condescendance et tantôt sa grandeur divine, p.ex. *Contre Anom.,* VII, 4 (*PG* 48, 761), et qu'il agit toujours sans obscurcir sa divinité : *Sur év. Mat.* 5, 17, Homél. XVI, 2 (*PG* 57, 240). Parlant des œuvres qui constituent une infraction au sabbat, il voulait qu'on crût ces deux choses : la condescendance de son Incarnation et la dignité de sa divinité : *Ev. Jean,* Homél. XXXVIII (XXXVII), 3 (*PG* 59, 214). Remarquons également que Chrysostome se sert plusieurs fois des termes d'« économie » dans le sens d'une accommodation, d'une condescendance inspirant encore de la réserve dans la révélation de la vérité, p.ex. *Sur év. Mat.,* Homél. III, 1 (*PG* 57, 32); *Sur év. Jean,* Homél. XXXIX (XXXVIII), 1 (*PG* 59, 221); *ibid.,* Homél. XLVIII (XLVII), 2 (*PG* 59, 272). Les termes de condescendance se rapportent ici plutôt à une idée d'aide à l'incapacité, tandis que ceux d'« économie » répondent à la réserve qu'impose le dessein salutaire de Dieu.

52. *Sur l'Ep. à Tite,* 1, 12-14, Homél. III, 2 (*PG* 62, 678). Cf. *Explic. ps.* 6, 2, n° 1 (55, 71); *Contre Anom.,* X, 2 (48, 786).

53. *Sur le Cant. Cantiq.,* V, 8 (*PG* 81, 153 C).

54. *Trésor,* XXIV (*PG* 75, 401 A) : Cyrille affirme exceptionnellement que le Verbe a parlé par « trope » et par condescendance (*tropikôs te kai sugkatabatikôs*). Dans la thèse XXV il dira que le nom de « premier-né » est donné au Christ à cause de sa condescendance envers les créatures (dans l'Incarnation) (*PG* 77, 464 A).

de l'accommodation. La Loi lui apparaît comme « une condescendance de l'ombre » en vue de la vérité du futur Evangile. D'autre part, le Christ n'écarte pas la condescendance : telles de ses paroles, son apparition à Thomas, le fait de prier, en sont des exemples [55]. Mais Ammonius recourt également par préférence aux termes d'économie, intégrant ainsi diverses manières de parler et d'agir dans la grande économie du salut.

4. L'ADMIRABLE CONDESCENDANCE DE DIEU DANS L'INCARNATION

L'Incarnation est un événement si admirable et semble, en général, si stupéfiante en face de la mentalité grecque, que nous n'en possédons pas d'exemples antérieurs ou d'appréciations positives dans la littérature païenne. La confrontation d'Origène avec le philosophe Celse en fournit une preuve [56].

Mais la christologie d'*Origène* se concentre plus généralement autour de la fonction révélatrice du Verbe incarné. L'homme a été créé à l'image de Dieu, mais il l'a reniée, c'est-à-dire que l'être spirituel a péché et a été alors associé à un corps qui, par sa pesanteur, l'a aliéné du monde supérieur. Mais Dieu n'a pas abandonné les hommes. Le Christ est venu, et il donne la possibilité de former de nouveau l'image, de retourner vers Dieu. Il est descendu sur la terre et jusque dans les enfers, en vue d'en arracher les habitants pour le Règne de Dieu. La marche vers Dieu n'est possible que par l'Incarnation du Verbe. La descente de celui-ci est inspirée par la bonté divine. Le Fils, image du Père, qui était dans la condition de Dieu (*Ph 2,* 6), est descendu : abaissement libre, mais humiliation transitoire [57]. Le but, c'est notre salut. Il consiste d'abord dans la conversion des brebis perdues, dans la guérison du monde entier, dans le secours octroyé à tous. Car le Fils est venu en médecin. Après la tâche préalable de convertir, suit celle qui lui est propre : la fonction d'instruire pédagogiquement, par condescendance, selon la capacité des auditeurs. Le Christ se fait connaître, et par le fait même il est déjà médiateur. Sa descente devient cause et modèle de la montée des hommes vers Dieu. Certes, les hommes participent différemment au Verbe, suivant leur attachement plus ou moins intime à Lui. Mais le Logos, devenu chair, élève rapidement celui

---

55. *Explic. év. S. Jean* (sur la Loi :) IV, 23 (*PG* 85, 1424 A); (sur les paroles :) IV, 1-4, cf. III, 31 (1417 C et 1416 C); (avec Thomas :) XX, 27 (1520 B); (sur la prière :) XXI, 13 (1521 A).

56. Cf. notre exposé des auteurs païens, pp. 597 ss.

57. Cf. *Sur la Gen.,* Homél. I, 13 (*PG* 12, 157; *GCS,* éd. W. Baehrens, p. 17; *SC* 7, trad. H. Doutreleau - H. de Lubac, p. 82); *Sur la prière,* XXIII, 2 (*PG* 11, 488 B; *GCS,* éd. P. Koetschau, p. 350; trad. G. Bardy, dans *Biblioth. patrist. de spiritualité,* Paris, 3e éd., 1932, p. 106).

qui l'a accueilli sous cette forme à la parfaite contemplation de la forme divine du Logos, et ainsi au Père [58]. On peut se demander si la fonction révélatrice du Verbe incarné revient à l'humanité du Christ comme telle, ou seulement au Verbe divin [59]. En tout cas la condescendance en est une condition réellement nécessaire.

Saint Athanase surpasse en profondeur l'exposé des autres Pères. Tout en retenant certaines perspectives plutôt verticales d'Origène, il nous découvre horizontalement les grandes richesses de la condescendance dans l'économie de la création et de l'histoire du salut, qui forment une unité historique intrinsèque.

Le Fils, explique-t-il, n'a pas eu besoin d'être créé pour exister. Il existe avant la création. Plus tard, dans la création et dans l'économie de la restauration, le Verbe s'offre Lui-même pour condescendre, entendons : pour devenir semblable à ses œuvres. C'est là le sens du texte : « Dieu m'a créée au début de ses voies » (*Pr 8*, 22). Donc, le Dieu Créateur crée la Sagesse dans son œuvre, c'est-à-dire que la figure de la Sagesse, qui par nature est présente avec le Père, se retrouve par condescendance dans les créatures. Cette condescendance consiste donc en une impression de la figure, de l'image de la Sagesse dans les créatures, dans toutes et chacune, afin que le monde universel ne soit pas discordant, mais concordant avec Elle, comme dans un seul corps [60]. Cette condescendance intime ne cessera jamais.

Par la transgression du commandement divin, la corruption entre dans l'homme. L'homme raisonnable, créé selon l'image du Verbe, disparaît, et l'œuvre créée par Dieu va à sa ruine. Dieu, ayant établi que l'homme mourra de mort s'il transgresse le précepte, ne serait pas véridique, si après la proclamation de ce décret l'homme ne mourait pas en effet. D'autre part, il n'est pas digne de la bonté de Dieu que des êtres une fois créés raisonnables et participant au Verbe Lui-même périssent et, de par la corruption, retournent au néant. Exiger des hommes le repentir de leur transgression ne suffirait pas, car ils seraient incapables de ramener le corruptible à l'incorruption. La restauration ne peut se faire que par le Verbe de Dieu qui au commencement a créé toutes choses de rien, Verbe

---

58. Cf. l'exposé succinct de A. Puech, *Histoire de la Littérature grecque chrétienne*, t. II, Paris, 1928, pp. 357 ss ; de R. Girod, dans l'introduction à Origène, *Commentaire sur l'Evangile selon Matthieu*, I, *SC* 162, pp. 28 ss.

59. M. Eichinger, *Die Verklärung Christi bei Origenes*. Die Bedeutung des Menschen Jesu in seiner Christologie, Vienne, 1969, ch. VIII, pp. 196 ss, discute cette question et présente les solutions diverses de quelques spécialistes comme Koch, Harl, Crouzel.

60. Cf. *Disc. c. Ar.*, II, 51, 78, 79 et 81 (*PG* 26, 256 B, 312 B, 316 B et 317 B).

seul capable de recréer toutes choses, de souffrir pour tous, et d'être pour tous un digne ambassadeur auprès du Père.

C'est pourquoi le Verbe, bien qu'il remplisse tout par son union au Père, vient par condescendance à cause de sa philanthropie pour nous, et il se manifeste. Il a pitié de notre race, se fait miséricordieux pour notre faiblesse et condescend à notre corruption. Il prend donc un corps, un corps point différent du nôtre, mais il le prend d'une vierge sans faute ni souillure. Et comme nous sommes tous soumis à la corruption et à la mort, pour tous il livre son corps à la mort, le présentant au Père, et faisant cela par philanthropie. Ainsi, puisque tous meurent en lui, la loi de la corruption portée contre les hommes est brisée. Il ramène les hommes à l'incorruptibilité, il les vivifie en les attachant à la mort, en s'appropriant un corps, et par la grâce de la résurrection, il fait disparaître loin d'eux la mort comme une paille dans le feu [61]. Grâce à l'union du Verbe avec la nature humaine, le Pseudo-Athanase peut justement parler d'une « condescendance philanthropique » [62].

Dans le IIe Discours contre les Ariens, Athanase prolonge pour ainsi dire cette condescendance en des termes plus positifs. Le Verbe est appelé premier-né de la création, d'abord à cause de sa condescendance au début, dans la création, puis parce qu'il a condescendu par son Incarnation. La première condescendance est liée à la seconde, qui est celle de notre filiation adoptive.

Le Verbe, auquel il convient d'être le premier en toutes choses, est donc aussi le commencement des voies. Marchant par cette Voie et entrant par Lui, qui se dit « le chemin et la porte » (*Jn 14,* 6 ; *10,* 7), nous pouvons participer à la connaissance du Père et entendre un jour : « Heureux les impeccables en leur voie » (*Ps 109,* 1), et « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » (*Mt 5,* 8) [63].

Nous n'avons pas encore rencontré les trois grands Cappadociens du IVe siècle, Basile, Grégoire de Nazianze et Grégoire de Nysse. Chez eux, en vérité, les textes sur la condescendance sont clairsemés.

Basile le Grand considère la condescendance comme un signe de puissance et une démarche de grâce, par laquelle le Christ humble, médecin ami des hommes, descend jusqu'à l'infirmité humaine et nous appelle ses frères [64].

---

61. Laissant parler Athanase lui-même, nous avons résumé, en utilisant les traductions de Th. CAMELOT (*SC* 18, 1946, pp. 214-222) et de Ch. KANNENGIESSER (*SC* 199, 1973, pp. 275-295), la doctrine des nn. 4-8 du traité *Sur l'Incarnation du Verbe*. Les termes de condescendance se trouvent au n. 8 (*SC* 18, p. 221; *SC* 199, pp. 290-291; *PG* 25, 109 A-B).

62. *Disc. c. Ar.*, IV, 31 (*PG* 26, 516 C).

63. Cf. *Disc.*, II, 62-64 (*PG* 26, 277 C ss). Pour les termes de condescendance cf. nn. 62 et 64 (277 C, 280 A et 284 B).

64. Cf. *Homél. Ps.* 44, 6 (*PG* 29, 400 B); 44, 9 (408 B); 48, 4 (441 B); 114, 2 (485 C); *Homél. sur la Foi,* 2 (31, 468 B).

La sûreté théologique, à laquelle se joint l'agrément d'un langage imagé, fait de *Grégoire de Nazianze,* le Théologien, un témoin qu'on écoute volontiers. A l'entendre, le Verbe condescend, dans sa condition d'esclave, à des co-esclaves, oui, à des esclaves. Il m'assume en lui-même avec tout ce qui est mien, pour enlever totalement et consumer en lui ce qui est mauvais, tout comme le feu à l'égard du cierge ou le rayon du soleil envers la vapeur de la terre, et pour que grâce à cette union je devienne participant de ses biens. Le Christ s'humilie pour nous de façon inouïe et exemplaire. Pour nous sauver tous il devient péché et malédiction. Il arrive comme un pêcheur qui condescend à tous, pêche au grand filet et supporte tout afin de tirer le poisson de la profondeur à la surface, c'est-à-dire l'homme qui doit nager sur les flots instables et saumâtres de la vie. Il sanctifie la condition humaine. Par une telle condescendance à la faiblesse de l'homme, par son exinanition à cause de nous, le Sauveur devient abordable et compréhensible. Des foules nombreuses le suivent, et il les guérit [65].

Arrêtons-nous un moment, chez *Grégoire de Nysse,* à un texte qui suffit amplement. Il s'agit d'une interprétation spirituelle de la parabole du bon Samaritain. Eh bien ! affirme Grégoire, par cette narration le Verbe a exposé toute l'économie qui est philanthropie. Le Samaritain, c'est le Christ, devenu notre frère par sa philanthropie envers nous et notre prochain. L'homme qui descend de Jérusalem à Jéricho, c'est la masse de l'humanité composée de Juifs, de Samaritains, de Grecs..., enfin de tous les hommes. Cet homme tombe au milieu des brigands, et pour cela le Christ-Samaritain descend également, disons qu'il « condescend » de son inexprimable grandeur vers la bassesse de notre nature. Voilà le Samaritain qui soigne les blessures, met l'homme sur sa monture — c'est le corps du Christ — et le conduit à l'hôtellerie, lieu de son économie philanthropique, dans laquelle trouvent leur repos tous ceux qui sont fatigués et chargés de fardeaux. Celui qui se trouve là reçoit en soi, selon sa capacité, le Verbe infini, et en plus deux pièces de monnaie : le don d'aimer Dieu de tout son cœur et celui d'aimer le prochain comme soi-même [66].

Revenons-en à *Jean Chrysostome.* Il se concentre peu sur la condescendance du Christ dans l'acte même de l'Incarnation. Il sait, certes, que celle-ci se dresse comme principe et racine de tous les

---

65. Cf. *Disc. théol.* IV, 6 (*PG* 36, 109 C); *Sur Mt.* 19, 1-12, *Disc.* XXXVII, 1 ss (36, 284 ss). Le premier texte cité sera partiellement repris par THÉODORET (*Dialogue* II; *PG* 83, 192 A) et plus amplement par Maxime le Confesseur (voir plus loin).

66. *Sur le Cant. Cantiq.*, 5, 16 et 6, 2, Homél. XIV et XV (*PG* 44, 1085 A - 1088 A et 1092 C; éd. H. LANGERBECK, Leyde, Vol. VI, pp. 426-429 et 436).

biens, de toute l'économie [67]. Et il est convaincu que la grandeur de cette condescendance nous donnerait le frisson ; elle avait besoin de beaucoup de préparation [68], nonobstant le fait que le premier avènement (*parousia*) du Christ par condescendance reste encore bien loin de la venue imposante de sa seconde parousie, dans l'appareil du jugement [69]. Chrysostome distingue encore dans le Christ incarné l'humble condescendance de l'économie ou de l'Incarnation, et le rang élevé de la divinité [70]. L'exinanition dont parle *Ph 2, 7*, ne nie pas l'égalité du Fils avec le Père, et la condescendance ne comporte guère mutation ou diminution quelconque de la gloire légitime et propre du Christ [71]. Tel un roi bénévole qui ne fait rien de mal en glorifiant le pauvre mendiant, ainsi le Christ nous a élevés des ténèbres à une ineffable gloire [72]. Voilà comment la condescendance de l'Incarnation, rarement méditée par Chrysostome de manière explicite, forme quand même la toile de fond qui explique la manière équilibrée dont le Christ adapte sa prédication et sa façon d'agir.

Auteur moins connu, mais non sans importance, *Théodote d'Ancyre* se pose en partisan fervent de Cyrille d'Alexandrie au concile d'Ephèse. Il défend l'unité de l'humanité et de la divinité dans le Christ, unité miraculeuse, unité à laquelle renvoie la maternité divine de Marie. Celui qui nie cette unité dissout l'économie de Dieu et la condescendance salutaire de l'anéantissement. Il enlève à notre nature la gloire, en récusant l'économie de cette communion de Dieu avec les hommes qu'inspire la philanthropie. Car l'apparition de Dieu sur la terre a fait des hommes des citoyens du ciel. Comment le Fils, étant Dieu, aurait-il supporté l'humain ? Qui, existant dans la condition divine, s'est jamais anéanti soi-même ? Qui, constitué dans la sublimité de Dieu, s'est humilié soi-même ? Qui, étant riche selon la divinité, est devenu pauvre ? Comment le Seigneur a-t-il pu être attaché à la croix, à moins que n'intervînt l'union avec celui qui s'y trouvait suspendu par les clous ? Comment les Juifs ont-ils tué l'auteur de la vie, si cette union faisait défaut ? Non, l'homme ne montera pas avec Dieu à moins qu'il ne confesse la condescendance de Dieu [73].

---

67. *Sur év. Mat.*, 1, Homél. II, 3 (*PG* 57, 27).
68. *Sur le « Père, s'il est possible... »*, n. 3 (*PG* 52, 36-37).
69. *Contre Juifs et Païens*, 8 (*PG* 48, 823).
70. *Sur év. Jean*, Homél. XXXVIII (XXXVII), 3 (*PG* 59, 214).
71. *Sur l'Ep. Phil. 2*, Homél. VII, 2 (*PG* 62, 231) ; *Contre Anom.*, X, 6 (48, 793).
72. *Sur év. Jean*, Homél. XI (X), 1 (*PG* 59, 79). L'emploi du mot *sugkatabasis* n'est pas certain.
73. *Explic. Symbole Nicée*, I, II, V, VIII, XIX (*PG* 77, 1316 B-C; 1317 A; 1320 C; 1324 B-C; 1341 B).

Restent deux auteurs importants de la dernière période patristique : Maxime le Confesseur et Jean de Damas.

Maxime le Confesseur, esprit mystique et théologien éminent, n'ignore pas la condescendance qui s'exerce dans la Providence [74], mais il s'intéresse davantage à celle de l'Incarnation. Il l'appelle le grand et redoutable mystère de la condescendance divine du Verbe à l'égard des hommes, mystère qui leur a donné la vraie piété [75]. Cette condescendance est ineffable [76]. Parlant ailleurs de la foi transmise par les Pères, Maxime s'exprime comme suit. Par son Incarnation en Marie, Mère de Dieu toujours vierge, Dieu le Verbe a assumé une nature nouvelle sans souffrir une diminution quelconque. Le mystère de Dieu, par bonté à l'égard des hommes, consiste dans une kénose assumée de plein gré. Cependant, cette kénose volontaire n'était pas un bannissement de sa divinité. Il restait ce qu'il était et devenait ce qu'il n'était pas..., lui le philanthrope [77].

Dans le *Livre des Ambiguïtés,* à propos de textes difficiles du Pseudo-Denys et de Grégoire de Nazianze, Maxime traite, dès l'Introduction, de la kénose et de son imitation. Partant des textes de Grégoire sur l'Incarnation, il exalte l'économie de Dieu qui, par son anéantissement, a procuré la déification à ceux qui seront sauvés par grâce. Il commente alors la belle description grégorienne de la condescendance et note que cette descente dans la condition d'autrui démontre non seulement que le Verbe est vraiment homme, mais encore homme de nature passible, exposé à la souffrance [78]. Devenu nouvel Adam, obéissant, il possède l'expérience de nos souffrances humaines : la fatigue, la faim, la soif, la mort, les larmes. Voilà les indices de sa condescendance pour les co-esclaves et les esclaves [79]. La condescendance divine est ordonnée à la grâce divine et se manifeste dans cet amour mutuel par lequel Dieu est devenu homme et l'homme se trouve divinisé [80].

Enfin, plus spécialement, la condescendance est liée au sacerdoce, qui est une participation à Dieu. Le prêtre se place au-dessous de lui comme la cire sous un sceau et l'accueille en soi en profondeur, imitant la divine béatitude. Car il entre dans la condition divine : à l'humilité il mêle par vertu l'élévation de sa dignité, et à la hauteur

---

74. *Livr. des Ambiguïtés,* Sur Grég. Naz., Disc. Pâques, 13 (*PG* 91, 1357 A).
75. *Ibid.,* Sur Grég. Naz., Précept. aux vierges (*PG* 91, 1409 A).
76. *Ibid.* (*PG* 91, 1412 A).
77. *Lettre* 19 (*PG* 91, 592 C-D).
78. *Livr. Ambig.,* Sur Grég. Naz., Disc. théol., IV, sur le Fils, 6 (*PG* 91, 1041 A-D). Pour l'exposé du texte de Grégoire, cf. p. 608.
79. *Ibid.* (*PG* 91, 1044 C).
80. *Ibid.,* Sur Grég. Naz., Disc. amour des pauvr., 7 (*PG* 91, 1084 C); *Lettre* 2 (91, 408 B).

de sa dignité il élève par gnose l'humilité de sa nature. Paradoxalement l'un est contemplé dans l'autre. Ainsi le sacerdoce, c'est Dieu corporellement visible sur la terre. Et ses mystères ne cessent d'être manifestes à ceux qui sont capables de voir [81].

Jean Damascène ferme la marche. Homme de synthèse, il enrichit notre dossier ; auteur de style assez oratoire à l'occasion, il use volontiers d'épithètes, mais sa lecture illustrée d'images bibliques se révèle agréable. Il déroule devant nos yeux l'histoire du salut et aime s'arrêter devant le mystère, central pour lui, de l'Incarnation. L'idée de la condescendance divine dans l'Incarnation se trouve déjà bel et bien en possession pacifique, mais Jean souligne parfois explicitement le terme même : « la descente » (dont il s'agit : *katabasis*), c'est la condescendance (*sugkatabasis*) [82]. Qu'est-ce que cette condescendance ? Voici une réponse contenue dans un exposé trinitaire sur l'échelle de Jacob, symbole de la Vierge Marie, l'échelle spirituelle par laquelle le Fils entre dans ce monde : « Aujourd'hui, ' le fils de l'artisan ' (*Mt 13*, 55), le Verbe universellement actif de celui qui, par lui, a tout construit, le bras puissant du Dieu Très-Haut, ayant aiguisé par l'Esprit, qui est comme son doigt, la hache émoussée de la nature, s'est construit une échelle vivante, dont la base est plantée en terre et dont le sommet s'élève jusqu'au ciel : sur elle Dieu repose ; c'est elle dont Jacob a contemplé la figure (*Gn*, Sept., *28*, 12) ; par elle Dieu est descendu dans son immobilité, ou plutôt s'est incliné avec condescendance, et ainsi ' s'est rendu visible sur la terre et a conversé avec les hommes ' (*Ba 3*, 38). Car ces symboles représentent sa venue ici-bas, son abaissement condescendant (*hè sugkatabatikè tapeinôsis*), son existence terrestre, la vraie connaissance de lui-même donnée à ceux qui sont sur terre » [83].

Observons le lien entre l'Incarnation condescendante et l'Ancien Testament. Selon Jean Damascène elle a été prévue par Jacob, et, plus tard, Moïse a contemplé la condescendance philanthropique dans le buisson ardent [84]. Enfin, la Mère de Dieu y joue un rôle. Il écrit : « La Mère de Dieu, (du Dieu) qui seul est bon et dont la condescendance est infinie, qui préféra les ' deux piécettes ' aux plus riches offrandes (*Mc 12*, 42 ; *Lc 21*, 2), n'agréera-t-elle pas notre intention, sans tenir compte de notre capacité ? » [85].

---

81. *Lettre* 21 (*PG* 91, 664 B-D).
82. *Contre nestor.*, 17 (*PG* 95, 196 C) ; *Sur la Foi orthod.*, III, 1 (94, 984 B) ; *Homél. Nativ.* I, 3 (96, 665 A). Voir déjà : Grégoire de Nysse, *Contre Apoll.*, IX (45, 1141 B-C) ; Ps.-Epiphane, *Homél. Assompt. Chr.* (43, 479 A) ; Théodoret, *Le Pentalogue* (84, 65 A) ; Ps.-Basile de Séleucie, *Serm.* XXXIX, 5 (85, 448 B).
83. *Homél. Nativ.*, I, 3 (*PG* 96, 665 A-B ; trad. P. Voulet, *SC* 80, p. 53).
84. *Source de Science*, Prologue (*PG* 94, 521 B).
85. *Homél. Dormit.*, I, 2 (*PG* 96, 701 B ; trad. P. Voulet, *SC* 80, p. 85).

Les épithètes grecques appliquées à la condescendance sont variées et s'harmonisent admirablement entre elles : la condescendance est dite infinie, incompréhensible, extrême, philanthropique, etc.; elle vise l'utilité des hommes, est médecine pour leurs péchés, donne la vraie connaissance, devient exemple d'obéissance [86]. Jean se montre sensibilisé à la condescendance philanthropique, car il répète le beau texte de *Ba 3,* 38 : « Dieu s'est rendu visible sur la terre et a conversé avec les hommes » [87].

Par conséquent, le culte des images apparaît presque naturellement légitimé, voire estimable. L'icône du Christ dans sa condescendance ne se rapporte-t-elle pas à Celui qui a pris la figure du corps humain, qui a voulu être vu, dont nous admirons la condescendance et désirons voir la face [88] ? Et l'icône nous conduira à la contemplation [89].

Enfin, qui racontera la condescendance divine, qui transcende notre intelligence ? Oui, le mystère de l'économie divine est grand, il ne peut être compris que par la foi seule, et il exige pureté d'âme et amour [90]. Il convient donc de terminer en prière : « O Christ, Verbe de Dieu, sagesse et puissance, et Dieu tout-puissant, qu'est-ce que nous, pauvres et indigents, nous donnerons en retour pour tout cela ? Car tout est à Toi. Oui, Tu ne demandes rien de nous que notre salut : de cela, bien qu'en étant Toi-même le donateur, Tu rends grâces à ceux qui l'obtiennent. Grâces à Toi, qui as concédé l'être et le bien-être, et qui après la chute nous y as reconduits dans ton ineffable condescendance » [91].

5. LA CONDESCENDANCE DANS LA VIE MORALE ET ECCLÉSIALE

L'Eglise naissante, dans ses controverses avec les non-chrétiens comme dans sa vie intérieure morale et ecclésiale, fut assez vite confrontée au problème de son adaptation, à celui des concessions, des dispenses à faire pour ses membres les plus faibles, ou engagés dans des circonstances spéciales. La solution de ces questions s'exprime bientôt en termes d'économie et de condescendance, qui se fondent et s'inspirent finalement de la manière d'agir de Dieu dans

---

86. P.ex. *Homél. Nativ.*, I, 3 (*PG* 96, 665 A-B); *Foi orth.* III, 1 (94, 984 B).
87. *Homél. Nativ.*, I, 3, texte cité p. 611; *Disc. Imag.* III, 5-6 (*PG* 94, 1288 A-B); *Homél. Figuier stér.*, 1 (96, 577 B).
88. Cf. *Disc. Imag.*, I, 27 (*PG* 94, 1282 C); II, 5-6 et 8 (1288 A-B et 1329 A); *Disc. contre Constantin Cab.*, 7 (94, 324 C).
89. *Disc. Imag.*, III, 12 (*PG* 94, 1336 B).
90. *Homél. Samedi S.*, 1 (*PG* 94, 601 A).
91. *Foi orth.*, IV, 4 (*PG* 94, 1109 C).

l'économie du salut, et dans la condescendance de son Incarnation salvifique [92].

Clément d'Alexandrie s'en sert explicitement dans le procédé du mensonge officieux, admis comme légitime dans l'antiquité, par Platon pour le bien public et par d'autres, comme Philon, en vue du salut d'un malade. Clément applique le principe au cas du gnostique, chrétien parfait, image vivante du Seigneur, qui dit la vérité, sauf à y manquer parfois, tout comme fait le médecin. Saint Paul, dit-il, circoncit son disciple Timothée, en s'accommodant (*sumperipheromenos*) aux Juifs pour les gagner. Or, celui qui, pour sauver ses proches, se montre condescendant (*sugkatabainôn*) ne se rend pas coupable de simulation illicite, à cause du péril qui menace les justes de la part de ceux qui les envient [93].

Il est un problème plus grave, traité par plusieurs Pères au sujet des païens et des juifs : c'est le fait que Dieu dans l'Ancien Testament a permis des sacrifices d'origine idolâtrique. Justin, Irénée, Origène, Grégoire de Nazianze, Epiphane, Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie, Théodoret, etc., justifient cette concession par une intention divine médicinale, pédagogique ou philanthropique [94]. Grégoire désigne cette indulgence par le terme d'« épikie », Cyrille par celui d'« économie », mais *Chrysostome* recourt explicitement à la « condescendance ». Ainsi, en formulant un principe de valeur générale, il écrit : « Grand est l'avantage de la condescendance en toutes choses. Ainsi nous avons achevé l'étude des arts, n'ayant pas appris tout en un instant de nos maîtres ; ainsi nous avons construit des villes, bâtissant régulièrement et lentement ; ainsi pour soutenir la vie. Ne t'étonne pas que cette tempérance prudente vaille dans les choses spirituelles, si cette manière d'agir possède une telle force dans les affaires terrestres. Ainsi les juifs ont pu être retirés de l'idolâtrie et ramenés par degrés » [95].

La légitimation des rites ou des préceptes de la Loi mosaïque en esprit de tolérance pédagogique est renforcée par l'image courante du médecin qui tolère chez le malade trop faible un moindre mal afin d'en éviter un plus grand ou d'atteindre finalement son but.

---

92. Sur l'emploi des termes d'économie nous nous permettons de renvoyer à notre article *La notion d'économie et ses richesses théologiques,* dans *NRT* 92 (1970) 267-292.

93. *Strom.,* VII, 9 (*PG* 9, 473 s.; *GCS,* éd. O. Stählin, p. 39). Origène, Jérôme et d'autres connaissent et approuvent cette pratique ; Chrysostome parle de condescendance (*Sur l'Ep. Gal.,* Comm. 1, 1; *PG* 61, 613). Polybe emploie ce terme de quelqu'un qui accepte toute proposition (équitable) (*Hist.* III, 10, 1; V, 66, 2; VII, 4, 3), ou encore de qui remet quelque chose d'un prix exigé (*ibid.,* XXII, 9, 12).

94. Citations chez H. Pinard, *art. cit.* (cf. note 2).

95. *Sur év. Jean,* Homél. XXXI, 1 (*PG* 59, 175). Cf. Epiphane, *C. Hér.,* I, 42 (41, 789 C); Anastase Sin., *Quest. et Rép.* 46 (89, 600 A et 601 C).

A un patient fiévreux qui se suiciderait si on lui refuse une boisson froide, le médecin ne peut-il pas momentanément condescendre en la lui donnant, prêt à la lui soustraire au moment opportun [96] ? Bien sûr, la condescendance ne disparaît pas avec le Christ : le second mariage d'une jeune veuve, le mariage lui-même comparé à la virginité, en sont des exemples proposés par Chrysostome en se fondant sur saint Paul [97]. Par contre, la condescendance de l'Ancien Testament à propos du divorce avec remariage et à propos de la polygamie ne trouve pas grâce dans la Nouvelle Alliance [98]. Certes, on peut citer des textes d'Origène et d'Epiphane, probablement d'autres encore, qui montrent de l'indulgence, au moins pastorale, devant des cas de divorcés remariés, mais les termes de « condescendance » font défaut. D'ailleurs on ne les trouve pas non plus dans les normes morales ou les pénitences indulgentes stipulées par *les conciles importants*. On préfère en général le mot de philanthropie.

Chez les Pères, *Grégoire de Nysse* semble faire exception en alléguant la condescendance dans un canon qui expose la coutume traditionnelle de l'Eglise dans la mitigation de la peine du sacrilège : ici l'Eglise se montre plus condescendante que l'Ancienne Loi [99].

Petit à petit le sens du terme de condescendance se rapproche de celui d'« économie » ; il s'intègre même à la notion d'économie dans le cas d'une conduite permissive. Il se distingue de l'application stricte d'une loi ou d'un ordre.

Isidore de Péluse, au Ve siècle, propose cette distinction : « Ordonner ou permettre, ce n'est pas la même chose. Par la première disposition est prescrit ce qu'il faut accomplir en tout cas, comme ' Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas ' (*Ex 20,* 13-15) et d'autres choses de ce genre. L'objet de l'autre disposition est concédé en vertu d'une certaine économie. Car l'un est sanctionné, l'autre n'est pas empêché. Et je confirmerai cela par les saintes Ecritures. Les Apôtres n'ont prêché ni établi par manière de loi la circoncision. Ils l'ont pourtant permise, non parce qu'il faut la pratiquer, mais parce qu'on avait besoin d'une sage accommodation (*alla hoti sophès sugkatabaseôs èn chreia*). Autrement ils n'auraient pas laissé la liberté, mais plutôt, s'il eût fallu l'observer,

---

96. *C. Juifs,* IV, 6 (*PG* 48, 880). Cf. *Ep. I Cor.,* Homél. XXII, 3 (61, 185); *Ep. Col.,* I, Homél. IV, 2 ss (62, 328 ss); *Ep. Tite,* I, Homél. III, 2 (62, 678); *Ep. Hébr.,* X, Homél. XVIII, 1 (63, 135).

97. P.ex. (second mariage :) *Sur le mariage unique,* 3 et 5 (*PG* 48, 613 et 616); (mariage :) *Sur la virgin.,* 16 et 39 (48, 545 et 562); (en matière de nourriture :) *ibid.,* 78 (48, 590).

98. Concernant le divorce : *Sur la virgin.,* 39-41 (*PG* 48, 562 ss); sur la polygamie : *ibid.* 44 (48, 566) et *Ep. Rom.,* Homél. XIII, 4 (60, 512).

99. *Ep. canon.,* c. 8 (*PG* 45, 236 A).

ils l'auraient imposée dès le début. Et saint Paul disait à ceux qui prenaient des repas chez des infidèles : ' Si un infidèle vous invite et que vous vouliez y aller, mangez tout ce qu'on vous servira (*1 Co 10,* 27). Je ne commande pas, dit-il, de revenir sur vos pas ; si donc vous voulez y aller, je ne l'interdis pas '. Car autre chose est ordonner, autre chose ne pas interdire : l'un ressortit à la législation (*nomothésias*), l'autre à l'économie (*to d'oikonomias*) » [100].

Remarquons comment l'économie est inspirée par une sage condescendance. Elle peut alors donner lieu soit à une plus grande latitude (p.ex. manger chez des infidèles), soit à une attitude libre mais pratiquement plus sévère (p.ex. la circoncision de Timothée). Ce dernier exemple classique d'économie, déjà connu comme tel par Clément d'Alexandrie, nous aide à comprendre que l'économie est — en certaines limites — commandée principalement par le bien des hommes, ici des fidèles. Cela se constate mieux dans la définition plus tardive d'*Anastase le Sinaïte* : « L'économie est une accommodation volontaire de la sévérité, mise en œuvre pour le salut de plusieurs » [101]. Anastase ajoute, un peu plus loin, l'exemple de la circoncision de Timothée et note que saint Paul voulait de cette façon et par condescendance amener les juifs au Christ [102]. En effet, les juifs seraient scandalisés par une apparence de transgression de la Loi. La condescendance apparaît ainsi — et le choix des termes grecs le souligne — comme une descente volontaire d'une Grandeur, d'un supérieur, personne ou loi, venant en aide aux autres. La condescendance est considérée comme le cœur de l'économie ; c'est son cœur visible, qui prend forme en face de lois et d'ordres, pour tempérer leur exigence, en vue d'un agir proprement humain et salutaire dans une situation concrète. Elle ne cède cependant pas au laxisme. A ce sujet on parlera plutôt avec *Jean Damascène* d'une dispense, c'est-à-dire d'une chose qui, de soi, ne devrait pas avoir eu lieu, mais qui se pratique par condescendance et pour le bien de certains ou de plusieurs [103].

Cette idée du bien des hommes dirige encore la condescendance dans les cas particuliers où il faut contribuer à une conversion ou surmonter des difficultés doctrinales.

---

100. *Lettres,* IV, 68 (*PG* 78, 1125 B - 1128 A).
101. *Le Guide,* ch. 2 (*PG* 89, 77) : « *Oikonomia estin hekousios megethous sugkatabasis pros sôtèrian tinôn epiteloumenè* ».
102. *Ibid.* (*PG* 89, 85 D) ; cf. *Isidore Pél.,* Lettres III, 222 (*PG* 78, 905 A).
103. *Fragments* (*PG* 94, 229 D) : « *Oikonomia esti pragma mè opheilon genesthai ; ginetai kai kata sugkatabasin kai ôpheleian tinôn* »

Origène relève déjà l'étonnement des Apôtres devant la conversation de Jésus avec la Samaritaine, justement parce qu'il usait de condescendance envers cette âme (schismatique) qui méprisait Sion et mettait son espérance dans le mont de Samarie. Elle s'en alla avec grande philanthropie et elle évangélisa ses concitoyens [104].

Eusèbe de Césarée nous renseigne sur la condescendance appliquée au cas des disciples schismatiques de Népos et qui facilita leur retour à l'Eglise au temps de Denys d'Alexandrie [105].

Grégoire de Nazianze intervient dans un problème qui le touche de près. Son père, évêque de Nazianze, s'était, dans sa simplicité, montré accueillant à l'égard de certains ariens et avait même souscrit à une de leurs positions. Par conséquent certains moines rompirent la communion (*koinônia*) avec lui. Grégoire sut les réconcilier. Dans son discours à cette occasion, il affirme qu'il faut être ferme devant les aberrations perfides qui corrompent la doctrine de la foi ; mais que, d'autre part, quand il s'agit d'un soupçon sans preuves certaines, la condescendance convient plutôt que la raideur, et le redressement opéré dans la sauvegarde de l'unité du corps plutôt que la correction venant après la sécession [106].

Cyrille d'Alexandrie souligne avec prudence la valeur de la condescendance. Il en pose comme le principe directif : « Les condescendances ne sont pas sans avantages pour ce que requiert la paix de l'Eglise ». Aussi aime-t-il la voir entrer en jeu à titre préventif. Lui-même en propose l'application au cas des « Orientaux », évêques quelque peu dissidents au sein du concile d'Ephèse, qui désirent la communion avec l'Eglise : il vaut mieux les accueillir quand ils viennent à résipiscence que de les voir, obstinés dans une dénégation éhontée, rejoindre le parti des nestoriens [107].

La condescendance rend bien l'esprit de plusieurs *conciles*. Nous en possédons un témoignage syriaque, explicite et en termes adéquats, du monophysite *Philoxène de Mabboug*. Il nous rappelle la décision des Pères du concile de Nicée qui « reçurent ceux qui s'étaient séparés d'eux. Cinq évêques s'étaient séparés de ce synode, n'avaient pas souscrit à la déposition d'Arius, et avaient refusé d'admettre la formule : 'Le Fils est consubstantiel au Père'. Et cependant les

---

104. *Sur év. S. Jean*, Homél. XIII, 28 (*PG* 14, 448 C). Cf. CHRYSOSTOME, *Sur év. Jean*, Homél. XXXIII (XXXII), 1 (*PG* 59, 190). Chrysostome signale des cas où les Apôtres eux-mêmes appliquèrent la condescendance en vue d'une conversion ou de la sauvegarde de fidèles : *Sur Ep. I Cor.*, Homél. XXII, 3 et XXXIII, 6 (*PG* 61, 185 et 284) ; *Sur Ep. Gal.*, I, 1 (61, 613).
105. *Hist. ecclés.* Livr. VII, XXIV, 9 (*PG* 20, 690 C ; *SC* 41, p. 204).
106. *Disc. théol.* VI, *Sur la paix*, I, 20 (*PG* 35, 748 C).
107. *Lettre* 43 (*PG* 77, 221 D - 224 C).

Pères les reçurent, non pas selon une rigide observation des normes, mais en usant de grande condescendance et économie (*besagī metnaḥtānūtā wepūrnāsā*), comme l'exprime le texte qu'ils donnèrent par écrit. Grâce donc à ce procédé d'économie, les 150 Pères les reçurent au rang d'évêques, et de même dans chacun des ordres existants dans l'Eglise, alors qu'il était avéré qu'eux tous avaient été baptisés par des ariens et avaient été en communion avec eux. Il a été prouvé ci-dessus que les évêques orthodoxes n'ont rejeté ni les ordinations faites par des ariens, ni leur baptême, mais seulement leur hérésie, et qu'ils reçurent quiconque rejetait celle-ci »[108].

Mais la condescendance n'est pas le fait exclusif de la hiérarchie ; elle appartient à la vie chrétienne. *Maxime le Confesseur* se souvient du texte de saint Grégoire de Nazianze : « La longanimité est meilleure que la rapidité, et la condescendance meilleure que la suffisance », pour l'ériger en maxime chrétienne énonçant un aspect des vertus de patience et de longanimité[109]. D'autre part, *Basile* et *Chrysostome* mettent en garde contre la tentation diabolique de certaine accommodation (condescendance) qui, selon Basile, s'oppose à la perfection (*akribeia*) de la vie ascétique[110].

6. SYNTHÈSE ET PERSPECTIVE HISTORIQUE

Dans une matière si vaste et fort peu étudiée, tel ou tel texte important peut nous avoir échappé. Cela n'infirme pas la valeur générale des conclusions que nous allons formuler en une rétrospective historique. Nous prolongerons cette histoire par un très bref aperçu de la condescendance dans la pensée de l'Eglise occidentale.

Condescendance est un terme qui n'a pas fait fortune dans la pensée grecque païenne, mais nous le rencontrons — le plus souvent, semble-t-il, chez Polybe — et cela en différentes acceptions, mais jamais dans le sens que lui donnera l'application chrétienne à l'Incarnation. Pourtant ce vocable composé, exprimant comme une descente l'action de venir en aide, se révèle fort apte à décrire des aspects de ce

---

108. Textes inédits de Philoxène de Mabboug, édités par J. LEBON, dans *Le Muséon* 43 (1930), pp. 201-202 (syr.), p. 212 (latin). Nous nous fions ici à la version de J. Lebon. L'imitation de la condescendance du Christ à l'égard des nestoriens et des eutychiens ne va pas si loin dans le Code de Justinien : elle s'entend seulement de leur instruction dans la vraie foi (Livr. I, *Sur la Trin.*, titr. I, ch. 6, préface).

109. *Lieux communs*, 42 (*PG* 91, 921 A), d'authenticité très douteuse. Le texte de Grégoire : cf. note 106.

110. BASILE (?), *Disc. ascét.*, 3 (*PG* 31, 632 C-D) ; CHRYSOSTOME, *Ev. Mt.*, Homél. LXXXVII (LXXXVI), 3 (*PG* 58, 766). Chrysostome dira aussi que, dans le sacerdoce, il faut beaucoup de condescendance et de stricte observance dans le gouvernement : *Sur le Sacerd.*, VI, 4 (48, 682).

mystère et il est abondamment employé par les Pères à son sujet. Il désigne le Verbe descendant dans l'humble condition de l'homme à sauver ; *il s'emploie pour toute accommodation, en paroles et en actions, du Dieu transcendant.* En effet, il va de soi que la vision de Dieu accordée aux hommes privilégiés de l'Ancien Testament exige une adaptation de la part de Dieu. Mais dans sa philanthropie, le Verbe incarné lui-même adapte encore ses paroles à la faiblesse d'esprit de la foule, et finalement à chacun selon sa capacité. Une telle adaptation est le fait d'une pédagogie conduisant au salut et comparable à celle du maître à l'égard de l'élève et à celle des parents qui vont jusqu'à imiter les balbutiements de leurs enfants tout petits. Origène a ouvert la voie à cette considération ; Chrysostome l'a orchestrée d'excellente façon. La conception de l'Alexandrin, centrée sur la vie intérieure et individuelle, se trouve élargie chez Chrysostome à la perspective de la condescendance dans l'histoire du salut.

La condescendance atteint son apogée et son rayonnement universel dans l'Incarnation. Elle possède son texte-clé, son point de départ biblique et son fondement doctrinal dans *Ph 2,* 5 ss, où saint Paul exalte la kénose du Christ. Mais à côté de l'humilité profonde, les Pères grecs ont souligné l'aspect positif de la philanthropie qui marque la condescendance du Fils. Si Chrysostome se montre l'auteur qui parle le plus de la condescendance sous l'aspect d'accommodation, Athanase, fidèle à l'esprit de l'école d'Alexandrie, se concentre sur l'Incarnation ; c'est à lui, semble-t-il, qu'on doit la théologie la plus profonde de la condescendance. Il suit l'aventure du Christ, Sagesse divine, dès le commencement du monde dans la création, puis dans son Incarnation, sa Mort et sa Résurrection, enfin dans sa venue au fond de l'homme, à qui il confère la filiation adoptive et en qui il restaure l'incorruptibilité originelle. Les Cappadociens, bien qu'un peu trop réticents sur le sujet, n'ont cependant pas perdu cette piste. Les deux Grégoire enrichissent de façon admirable la notion de condescendance ; leur enseignement joint à la solidité de la doctrine la beauté d'images frappantes. Maxime le Confesseur, très attentif à la divinisation du chrétien, approfondit les exposés de Grégoire de Nazianze. Et Jean Damascène nous gagne à la contagion de sa piété quand il prie devant l'icône du Christ condescendant, ou qu'il répète la belle formulation de *Ba 3,* 38 : « Dieu s'est rendu visible sur la terre et il a conversé avec les hommes ». Ces deux derniers auteurs, à la fin de l'ère patristique, donnent son couronnement à la contemplation de la condescendance divine exercée dans l'Incarnation.

Le mystère de la condescendance divine se prolonge, incarné dans l'Eglise. **Les Apôtres, particulièrement saint Paul lors de la circon-**

cision de Timothée, ont ouvert la voie. Celle-ci conduit à l'attitude adoptée par les conciles eu égard à la situation concrète de fidèles ou de dissidents. La condescendance appartient à la vie même des fidèles vertueux, et spécialement au sacerdoce, comme participation à la condescendance divine. Certes, l'emploi des termes de condescendance est plus fréquent pour désigner l'aspect d'accommodation dans la parole que pour signifier l'indulgence dans l'action ; en ce qui concerne ce dernier sens, les termes d'économie vont même éclipser l'emploi de l'autre expression à partir de Cyrille d'Alexandrie. Mais ses traits si beaux sont fixés à jamais. De plus, la condescendance, comprise comme indulgence, entre dans la conception de l'économie elle-même ; elle y forme le cœur, la manifestation visible de la philanthropie divine.

Jetons à présent un regard rapide sur l'*Eglise d'Occident*. Voici quelques indications. Plusieurs *Pères latins*, dès le IVe siècle, emploient les termes de condescendance (*condescendere, condescensio*, etc.)[111]. On peut passer en revue Ambroise, Philastre, Cassien, Rusticus, Grégoire le Grand, Isidore de Séville. La moisson est assez maigre, mais divers sens se rencontrent : la descente pour venir en aide ; l'accommodation aux auditeurs et à la faiblesse des hommes ; et encore, exceptionnellement, l'humble condescendance de l'Incarnation même[112].

Au moyen âge la série des sens divers est complétée, et Du Cange affirme, sans le prouver, que la condescendance est souvent comprise par les théologiens scolastiques comme la descente divine par laquelle

---

111. « Das Compositum condescendere und seine Ableitungen sind der vorchristlichen lateinischen Literatur fremd. Es findet sich wie zahlreiche andere Composita erst gegen Ende des 4. Jh., offensichtlich als wörtliche Übersetzung des griechischen sugkatabainein und zwar auf dem Boden der christlichen Literatur (Vgl. E. Ahlman, Über das lat. Präfix com- in Verbalzusammensetzungen, Helsingfors, 1916, bes. S. 16; 20; 26). Der Sinngehalt des griechischen Verbs bleibt unverändert erhalten. » (J. Kopp, *op. cit.* (cf. note 2), p. 14).

112. P.ex. : *La descente en aide* : Ambroise, *Livre Isaac et l'âme*, V, 44 (*PL* 14, 517 A); *Disc. mort Théodose*, 21 (16, 1393 A); *par compassion* : Cassien, *Confér.* II, 13 (49, 545 B; *SC* 42, p. 127); *par miséricorde* : Grégoire, *Homél. évang.*, Livr. II, 34, 2 (76, 1247 A); *Règle pastor.*, II, 5 (77, 32 D); *avec patience* : *ibid.* (77, 34 A); *Lettre* I, 25 (77, 475 A); *descente au niveau du peuple* : Isidore, *Sentenc.*, III, 49, 3 (83, 721 A).

L'accommodation : à l'*ignorance* : Ambroise, *Livr. Is. et âme*, VII, 57 (14, 523 D); *Comment. Cant.*, VI, 9 (15, 1943 B); Grégoire, *Règle past.*, II, 5 (77, 33 A); à la *faiblesse* : Marius Mercator, *Disc. Nestor.*, XII, 8 (48, 854 A); Cassien, *Confér.*, XVI, 23 (49, 1037 C; *SC* 54, p. 243); XVII, 20 (49, 1071 B; *SC* 54, p. 267), avec plusieurs exemples, e.a. la circoncision de Timothée, et une explication de la condescendance comme réduction de la stricte exigence de la perfection ; en *matière dogmatique*, pour la paix de l'Eglise (comme Cyrille d'Alex.) : Rusticus, *Dispute c. Acéphales* (67, 1176 A-D).

Condescendance *de l'Incarnation* : Philastre, Livr. Hér., 93 (12, 1206 B).

Dieu s'adapte à notre infirmité [113]. Saint Thomas se limite à ce sens dans son commentaire sur *Ps 30,* 3 et *Tt 3,* 4 : selon le psaume, Dieu tend l'oreille, c'est-à-dire qu'il condescend par bonté ; et l'« humanité » de Dieu, dont parle l'épître à Tite, peut désigner sa vertu de condescendance envers nos faiblesses. Saint Bonaventure, plus généreux dans l'usage du mot, se distingue ici par l'application morale qu'il fait de la notion. Il se rapproche explicitement de Chrysostome dans l'*Apologie des Mendiants,* ce traité consacré à une question grave et qu'on peut lire avec un certain humour. Le Docteur séraphique y décrit la condescendance du Christ, comme Chef, dans son action et sa parole, en faveur des faibles, et il la propose à l'imitation des plus parfaits. La perfection évangélique pratiquée dans la vie active est appelée par lui une condescendance à l'égard du prochain, et qui doit s'étendre jusqu'aux ennemis [114].

Jeanne Kopp a étudié l'idée de condescendance dans la spiritualité de l'*Ecole française du XVIIe siècle,* saint François de Sales y compris [115]. Elle trouve la forme française « condescendre » dès le XIIIe siècle, mais observe que c'est grâce à François de Sales que le substantif « condescendance » a été adopté dans la littérature française. Non sans finesse, l'usage qu'en fait cet humaniste se concentre sur la tendance à se mettre au niveau de quelqu'un et à s'adapter, de manière acceptable ou non, à la condition et à la faiblesse des autres [116]. Plus tard Bourdaloue fait de même, tandis que Bossuet souligne la condescendance divine exercée dans l'Incarnation [117].

*Plusieurs protestants du XVIIe siècle ou du début du XVIIIe* développent également le thème de la condescendance. La doctrine, parfois quelque peu négative, de ces anciens patrologues protestants peut leur être arrivée par deux voies : par Luther ou par la première génération suivante, qui avait construit sa théologie patristique propre. Jusqu'à nos jours, ouvrages et articles en relation avec la condescendance ne font pas totalement défaut chez eux [118]. Cela nourrit

---

113. *Glossarium ad Scriptores mediae et infimae latinitatis,* éd. nouv., t. II, Paris, 1733, col. 931.

114. *Apolog. pauvr.,* Réponse I, ch. 1-3.

115. J. Kopp, *op. cit.* (cf. note 2) ; aussi *Bruderliebe im Lichte der Inkarnation.* Eine Studie über den Begriff der condescendance in der französischen Frömmigkeitslehre des 17. Jahrhunderts, Eichstätt-Vienne, 1963.

116. *Introduction à la Vie dévote* (édit. revue), Livre II, ch. 20; III, 1, 11, 12, 22, 34, 39.

117. Bourdaloue, *Oeuvres complètes,* éd. nouv., Paris, Briguet, 1900, t. IV, pp. 215, 216, 503, 516; t. V, pp. 13, 92, 232, 292; (sur l'Incarnation :) t. I, p. 194. — Bossuet, *Oeuvres orat.,* p.ex. : Pour la fête de l'Annonciation, éd. J. Lebarq, rev. et augm. par Urbain-Levesque, t. III, Paris, 1916, pp. 444, 675, 680, 681, 682.

118. Cf. K. Gründer, *op. cit.* (note 2). H. Lauerer plaidait pour une spiritualité luthérienne de la condescendance dans : *Die Kondeszendenz Gottes.* Festschrift f. Ihmels, Leipzig, 1928, 258-272.

l'espoir qu'une juste intelligence de cette réalité aidera la compréhension mutuelle des Eglises dans l'œcuménisme actuel.

*

* *

Terminons ici avec *la liturgie byzantine*. Aux Laudes de Pâques, elle célèbre la divine condescendance dans les mystères suprêmes et inoubliables de l'Incarnation, de la Mort et de la Résurrection, sans cesse actualisés : « C'est en glorifiant votre divine condescendance, ô Christ, que nous Vous chantons. Vous êtes né d'une Vierge et Vous êtes inséparable de votre Père. Vous avez souffert en tant qu'homme et volontairement Vous avez subi la croix. Ressuscitant du tombeau, Vous en êtes sorti comme d'une chambre nuptiale pour sauver le monde. Seigneur, gloire à Vous » [119].

C'est en s'associant intimement à cette glorification ascendante de l'Eglise-Epouse qu'on goûtera l'admirable condescendance divine. Une telle expérience conduira à cette condescendance dans les relations humaines et chrétiennes qui a tant enchanté le Ps.-Basile et a évoqué chez lui l'image du vrai disciple du Christ qui a dit : « je suis au milieu de vous comme celui qui sert (*Lc 22, 27*) » [120].

K. DUCHATELEZ, o.praem.

B - 3281 - Averbode
Abdij
Abdijstraat 1